

Zeitschrift: Ethnologica Helvetica
Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band: 17-18 (1993)

Artikel: Das freiwillig eingegangene HIV-Infektionsrisiko als konsumgesellschaftliches Sakrament : eine Fallgeschichte
Autor: Aarburg, Hans-Peter von
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007608>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Das freiwillig eingegangene HIV-Infektionsrisiko als konsumgesellschaftliches Sakrament Eine Fallgeschichte

Das Gespenst der Banalität

Baptiste hatte soeben sein Jus-Studium abgeschlossen, als ein erstes und kurz darauf ein zweites Interview mit ihm entstand¹. Er hatte seine Abschlussarbeit in sehr kurzer Zeit geschrieben und auch die Examina ohne Schwierigkeiten hinter sich gebracht. Er bereitete sich nun auf seinen ersten längeren Auslandsaufenthalt vor, eine dreimonatige Reise nach Afrika. Nach seiner Rückkehr von Afrika war er zu seinen Eltern in eine Kleinstadt zurückgekehrt und meldete sich dort arbeitslos. Nach ein paar Wochen bekam er Bescheid, ein viermonatiges Auslandspraktikum in England machen zu können, um das er sich schon vor seiner Ferienreise bemüht hatte. Ein drittes Interview wurde kurz vor seiner Abreise nach England gemacht.

Baptiste sagt, grosse Angst davor zu haben, sich auf ein *banales Leben* einzulassen, berufliche oder private Schritte zu tun, die in eine solche Richtung führen könnten:

«Il me semble qu'il y a quelque chose chez moi qui est dangereux. Je me vois bien à quarante ans avec de grosses pantoufles en train de regarder la télévision [...]

Mes parents sont un peu comme ça. Enfin, pas exactement, mais, ouais, quand même, ils sont comme ça, et je suis quand même influencé par leur vie bourgeoise. On va en vacances en France, dans une belle petite maison, sans risques.

¹ Der vorliegende Text ist Teil der zusammen mit Kathrin Oester durchgeführten Forschungsarbeit: *Risikolust AIDS - Eine ethnopschoanalytische Studie der Angstlust im jugendlichen Risikoverhalten*. Sie wurde vom Schweizerischen Nationalfonds im Rahmen des NFP 26C finanziert. Aus Gründen des Persönlichkeitsschutzes wurden alle Namen ersetzt und einige charakterisierende Einzelheiten weggelassen oder verändert. Die Publikation erfolgt mit dem Einverständnis des Interviewten.

*J'ai vraiment peur d'avoir une vie banale, de toujours me demander: "qu'est-ce qu'on va faire dans quinze jours", d'avoir à planifier tout ça, et de ne pas vivre le présent. Ça me fait peur. Je sens que j'ai quelque chose comme ça [silence]. Enfin --- on verra --- [...]
D'un autre côté je sens que mes parents seraient contents si je tombais là-dedans: tous les deux week-ends j'irais avec ma femme, mes deux enfants, à M. et l'autre week-end chez mes beaux-parents, quelque chose comme ça.»²*

Diese Angst scheint es ihm sehr schwer zu machen, berufliches und privates Tun genießen zu können. Es graut ihm davor, auf eine bis ins letzte programmierte und vorhersehbare Lebensbahn zu geraten, sein vor ihm liegendes Leben in einem unabsehbar gleichförmigen Alltags-trott über die Runden zu bringen:

«A partir d'un certain moment, tu te dis: "voilà, c'est fini, quoi, j'ai vécu ce que je voulais, maintenant je m'arrête. Je vais chercher mon journal tous les matins. A cinq heures, quand ça sonne, je lâche mon crayon, je pars du boulot et je vais faire mon petit jardin." Non, je ne pense pas que je vais être comme ça, j'espère pas. Mais j'ai très peur de ça! J'ai très peur de ça, parce que je sens que c'est possible. Pas exactement comme je le dis, mais quelque chose comme ça.»

Er tut, was von ihm erwartet wird. So hat er sein Studium (in nützlicher Frist) abgeschlossen, kann nun aber seinen Erfolg nicht genießen, weil ihn die Angst überschattet, im Grunde etwas Banales getan zu haben und sich nun noch weiter in eine letztlich unbefriedigende Banalität zu begeben:

«Je fais souvent des crises comme ça de banalités. Comme ces temps après cette licence, je me suis dit: "mais, brrr, c'est nul quoi, il n'y a rien de plus banal que de faire le lycée et après une licence en droit. Il n'y a rien de plus con". Alors que si on m'avait dit – je sais pas à quel âge, seize ans – que je serais licencié en droit, j'aurais trouvé ça génial.

² Zur Transkription: Auslassungen werden mit Punkten [...], Pausen im Redefluss mit Gedankenstrichen (– / -- / ---) angezeigt.

Pour ça, ouais, je suis bien de cette époque: toujours plus, pas savoir se contenter de ce qu'on a. Pour ça je ne m'aime pas tellement. Pour ce côté-là.

En fait c'est incompatible. Parce que je veux pas tomber dans le "toujours plus", puis d'un autre côté je ne veux pas être banal.»

Dadurch, dass er die Pflichterfüllung als etwas ihm Abgefordertes empfindet, werden die Früchte seiner Arbeit sozusagen vergiftet: sie werden Zeichen der Niederlage, die ihm beweisen, dass er sich unterworfen hat. Dabei möchte er einmalig sein, sich «von der Masse» unterscheiden, sich nicht dem banalen Alltagstrott unterwerfen. So entschuldigt er sich geradezu für die Kürze der Zeit, die er für seinen Studienabschluss aufzuwenden hatte:

«C'est à cause de mon éducation [...] on m'a appris à serrer les fesses. [...] Quand je sais par exemple que je dois travailler pendant un mois, je le fais. Et puis après, j'ai envie de --- pffhh.»

Hinter einer gedrückten Grundstimmung versteckt sich das uneingestandene Gefühl eines ständigen Betrogenwerdens. Daraus nährt sich auch eine leicht vorwurfsvolle, ohnmächtig klagende Form passiven Widerstandes. Er unterwirft sich zwar unter die Forderungen seiner Umgebung, klagt diese aber kaum hörbar an, ihm Gewalt angetan zu haben. Dieser verhaltene Widerstand drückt sich etwa darin aus, dass sich Baptiste nur sehr halbherzig um eine Arbeit bemüht, als er nach seinem abgeschlossenen Studium wieder nach Hause zurückkehrt. Das Abschlussexamen ermöglicht ihm nicht, von seinen Eltern Distanz zu nehmen und in ein selbstverantwortetes Erwachsenenleben zu treten. Davon, dass die real schwierige Arbeitsmarktsituation den Schritt in das Erwachsenenleben erschwert, sei hier abgesehen.

So erfüllt er zwar die Pflichten einer ritualisierten sozialen Ordnung, empfindet aber nur wenig Genuss dabei. Er erfährt die alltägliche Normalität als etwas, das ihn in seiner unverwechselbaren Einzigartigkeit bedroht. Die Vorstellung schreckt ihn, durch die Vorhersehbarkeit eines normierten Lebenslaufes zu einem austauschbaren Nichts banalisiert zu werden, seine Einzigartigkeit zu verlieren. Auf dem Hintergrund dieser Angst fordert er von sich, ein für neue Erfahrungen und Situationen ständig offenes, erregendes Leben zu führen. Gleichzeitig fürchtet er sich aber davor, nicht genügend Kraft zu haben, um dieser Forderung entsprechen zu können, und deswegen in eine banale Routine zu fallen:

«Passer sur les passages piétons! Moi, ce que j'aime, c'est passer quand il y a le trafic! La vie! Génial!

Ce qui me fait peur, c'est mon manque d'énergie. Je pense que c'est une possibilité de tomber dans la routine, parce que si tu fais toujours les mêmes choses, ça te demande moins d'énergie que si tu essaies de faire des choses diversifiées et toujours nouvelles. Ça te demande plus d'énergie et j'ai peur de manquer d'énergie. Je sais que j'en ai pas beaucoup. Ça m'arrive souvent de dormir pendant trois semaines dix heures par jour.»

Baptiste bezeichnet sich als jemanden, der sehr wenig Risiken eingeht. Die Frage, ob ihn z.B. das Risiko der Börsenspekulation anziehe, verneint er und erklärt dann, wie er mit Geld umgehen würde, das er zu investieren hätte:

«Je ferais plutôt une analyse assez poussée pour voir les conséquences, pour voir si ça marche. Je pense pas que je me lancerais à l'aveuglette. C'est difficile à dire, parce que je n'ai jamais vécu ça. Mais j'ai pas l'impression que je suis un mec qui prend des risques.

Plus grand le risque, plus grand le plaisir, tu demandes si ça marche? Oui, mais plus de fois tu tentes, plus t'as la chance de te casser la gueule. A la limite, tu peux essayer une fois de tenter un grand risque, mais pas plus. C'est comme jouer aux machines à sous. Si je joue – j'ai jamais joué – mais si ça m'arrivait, je jouerais une fois. Voilà, tu peux peu gagner, mais tu perds seulement ta mise. Il me faut une assise, où je puisse tout de suite rentrer, me recroqueviller si ça marche pas.

Je partirais par exemple jamais en voyage sans le billet de retour. --- Je sais pas --- [silence]. Par exemple quand on avait l'occasion de prendre un appartement seulement pour six mois, j'ai pris un risque, parce que ma situation au foyer était tellement mauvaise que, même si je me retrouvais sans appartement après six mois, c'était pas trop grave. Mais j'ai eu de la chance, parce que j'ai tout de suite retrouvé un autre appartement après, enfin, à un mois de décalage. Mais là j'ai pris un risque. J'étais pas très chaud d'ailleurs au début.»

Obwohl er vieles an der gesellschaftlichen Ordnung kritisiert – er redet sogar von einem kollektiven Selbstmord – fühlt er sich zu ohn-

mächtig, um aktiv einzugreifen und dabei etwas zu riskieren, er hält dies für sinnlose Selbstzerstörung:

«On est dans une machine et tu ne peux pas sortir. Ça ne sert à rien même de se mettre devant la machine et d'essayer de l'arrêter puisque tu te fais écraser et puis personne ne le remarque. Tu n'est même pas un héros.

Je suis assez de ma génération dans ce sens que je me sens impuissant en face de tous ces problèmes de société. J'essaie simplement de me faire une bonne conscience, mais ça ne suffit pas. J'ai plutôt la tendance à essayer de sauver ma peau que d'essayer de sauver la société. Tandis que dans les années soixante-septante c'était plus -- les gens étaient plus engagés, la jeunesse en tout cas.»

Trotzdem versucht er nun, nachdem er die Rekrutenschule regulär hinter sich gebracht hat, sich auf psychiatrischem Weg aus der Armee ausschliessen zu lassen:

Cette histoire d'armée – je me sens vraiment persécuté: ne plus être libre de mes mouvements: "allez, revenez dans le droit chemin!". Renoncer à l'armée est un choix que je ne pouvais pas faire à vingt ans, maintenant je peux. Je n'étais pas – fffhh – assez fort, assez convaincu, mais ça me faisait très chier. Il y avait le poids de la société qui me faisait accepter ça. C'est peut-être justement un moyen de refuser la banalité, d'échapper à l'armée.

Un retour d'Afrique programmé

Etwas Ausserordentliches zu tun und dafür anerkannt zu werden, war ein wichtiges Motiv für seine Afrikareise:

Je n'aime pas rentrer tous les week-end à la maison, parce que j'aime qu'on m'attende. J'aime être le roi pendant un jour. Alors là, ça serait un peu l'homme qui part --- enfin, le fils qui part dans la jungle et quand il revient, ça sera génial --- Ils vont tout oublier, mes humeurs et je vais être --- encore --- grandi, parce qu'ils vont se dire: "non seulement il est aussi bien qu'on veut, mais il est encore plus --- encore mieux que ce qu'on veut." Je fabule, mais: "non seulement, il fait ce qu'on veut, en allant à l'Université, en

finissant ses études, mais en plus, il a --- une personnalité qui nous fait peur, mais dont on est tellement fier. "»

Baptiste hatte sich bisher, zwar etwas zögernd und lustlos, den Anforderungen eines vorhersehbaren Lebens unterworfen. Nun wollte er sich und seiner Umgebung beweisen, dass er auch eine eigenständige Persönlichkeit ist. Er wollte sich in der Ungewissheit bewähren, wenn er dies auch, wie er sagt, niemals ohne Rückreisebillet tun würde:

«Je vais en Afrique, et il y a sûrement ça: je veux voir dans l'action comment – qui je suis – que je me mette dedans. Les gens qui sont statiques ne voient pas qui ils sont. Ils sont obligés d'être dynamique pour se voir.»

Tatsächlich fand er die erhoffte Anerkennung nach seiner Rückkehr nur sehr begrenzt. Er konnte den Wunsch, endlich als Held anerkannt zu werden und nicht nur brav zu machen, was andere von ihm erwarteten, nur sehr beschränkt verwirklichen. Über die Rückkehr sagt er:

«Mon père était très absorbé par sa conférence, il était très -- distant. J'étais un peu déçu. --- Ma mère oui. J'étais comme le guerrier du Vietnam qui revient [...] Mais tout de suite l'habitude, la monotonie revient, je redeviens le fils normal [...] Alors que moi je n'avais pas encore atterri, c'était déjà: "Il faudra que tu te mettes à chercher du travail [...]" Je leur ai dit qu'il fallait pas qu'il s'inquiètent et que j'en avais marre qu'ils me stressent --- Après ils ont arrêté d'en parler, mais il y avait quand même une question dans les regards, des questions indirectes.»

Er begann nun, diese Kränkung dadurch abzuwehren, dass er genau das zu tun begann, wovor er so grosse Angst hat: er plante zwar nicht seine Zukunft, *programmierte* dafür aber bis zur inzwischen unmittelbar bevorstehenden Abreise nach England seine Tagesabläufe:

«Juste trois jours après ma rentrée à la maison, c'est devenu très dur [...] Mais maintenant – ça va [...] Je suis actif – Même si je ne suis pas très actif, je fais quand même quelque chose – je n'ai pas l'impression d'être dans les pattes de mes parents --- Je fais du sport, je sors: j'ai connu pas mal de gens – nouveaux, par les anciennes connaissances que j'avais. Et puis je lis. Je joue un peu

de piano. Puis j'avais le but du tournoi de tennis. J'ai arrêté de fumer. Ça prend du temps aussi. Se programmer prend du temps: tous les soirs, je programmais ma journée du lendemain. Enfin j'essayais –

[...] Avant de m'endormir, quoi, je me disais – je commençais par la fin de la journée, je me disais: "Bon, je m'endormirai, je serai bien". Bon, pas systématiquement, mais quelques soirs j'ai fait ça: "Je serai bien le lendemain dans mon lit et je m'endormirai bien, et puis aussi le soir, je boirai deux bières. Et je ne fumerai pas" -- nain-nain-nain – et je regarde le téléjournal, je regarde les titres puis je m'en vais, sauf s'il y a une information intéressante. Et à manger: je mange bien – des trucs cons quoi: l'après-midi je fais du sport, je fais de la musculation – je me suis inscrit dans un truc – et voilà – et puis le matin je lis – ça peut organiser la journée.»

Baptiste brauchte hier fast wörtlich die gleichen Formulierungen, mit denen er im ersten Interview seine Angst vor einem langweilig verplanten, banalen Leben geschildert hatte.

War es im einen Fall der überschaubare, gleichmässige Alltag, der ihn durch seine Banalität ängstigte, lobt er jetzt eine rigide Ordnung, die er sich selbst auferlegt, weil sie die Unsicherheit einer offenen Zukunft aus dem Blickfeld rückt:

«C'est bien de savoir qu'on peut programmer sa journée, que si jamais tu es dans la merde, ben --- je ne sais pas: si je sombrais dans l'alcoolisme [...] dans une dépression – de dire qu'on peut programmer [...] de dire qu'on peut être heureux par la programmation. J'étais bien, je dormais un peu trop, mais j'étais bien [...] De toute façon je devais être là, je devais timbrer, et puis moi je ne suis pas un type qui s'embarque dans des projets – je ne sais pas – j'aime bien – j'aime bien ne rien faire. En ayant ce but, c'est un petit but [...] d'être en forme pour ce tournoi et puis de montrer que je peux arrêter de fumer, de le prouver à moi-même: que si je suis dans des conditions presque idéales, je peux. Peut-être -- Mais ce n'était pas aussi systématique que ça. On ne peut pas tout programmer.»

Wenn Baptiste sich sozusagen wie ein Rentner oder wie ein von wirtschaftlichem Druck befreiter Angehöriger des Grossbürgertums ausschliesslich um die Gestaltung angenehmer Tage bemüht, drückt er

dadurch die Weigerung aus, zwischen zwei ihm unannehmbar erscheinenden Lebensentwürfen zu wählen. Die vorgeschlagenen Ziele sind nicht seine eigenen, verinnerlichten Ziele und deshalb kann er sie nicht lustvoll anstreben. Was von ihm verlangt wird und was sich auch in die drohende Instanz seines Überich eingelagert hat, bringt ihm nicht nur keine lustvolle Befriedigung, sondern wird sogar als Kapitulation eigener Ansprüche vor den Erfordernissen eines ihn überwältigenden banalen Alltags erfahren. Er ist in seinem Stolz gekränkt, weil er sich untergeordnet hat. In diesem Sinn ist auch sein schlechtes Gewissen verständlich, das ihm die Vorstellung, in einen langweiligen Alltagstrott zu geraten, bereitet:

«Je pense que ça dépend beaucoup des autres, parce que je suis très influençable: l'avis des autres a de l'importance. Si – à 30/40 ans – j'ai des amis qui vivent comme moi dans la banalité, dans leur petit confort bourgeois, peut-être que je n'aurai pas mauvaise conscience. Mais si je fréquente encore des gens intéressants [...] peut-être que là, je serai plus amené à avoir mauvaise conscience --- [...] mauvaise conscience dans le sens de ne pas avoir fait quelque chose, plutôt d'être simplement descendu la pente sur le toboggan bien lisse au lieu d'être descendu sur les petits chemins un peu compliqués et tortueux.»

Sein verhaltener Widerstand kann in diesem Sinn als Durst nach Lebendigkeit gedeutet werden, als in dieser Konstellation sinnvolle Abwehr gegen Vereinnahmung:

«Je ne peux pas programmer ma vie professionnelle. C'est trop dangereux. Parce que à la limite on peut se programmer pour se dire: "moi je gagne beaucoup d'argent, j'aurai une position intéressante". Sûrement on y arrive, mais il faut plus s'écouter [...] On arrive à atteindre ces buts qu'on s'est programmés, mais à la fin on arrive au but et puis on dit: "bon, ben, finalement je ne suis pas heureux". Non, ça c'est – phhh – la morale nulle -- on n'en sait rien [...] C'est dangereux de se programmer pour des choses qui ne sont pas vraiment toi [...]
Bhhh –, à long terme – moi, je ne sais pas ce que je vais devenir. Puis c'est idiot de se programmer pour quelque chose – pour définir maintenant ce que je veux être. Tandis que là, sur trois semaines, je veux être comme ça et puis je le suis plus ou moins devenu.»

Er hat also Angst vor einer sozialen Sicherheit, weil sie sein Leben banalisieren würde. Die selbstverständliche Überzeugung, programmierte Ziele wie viel Geld zu verdienen und eine interessante Stelle einzunehmen ohne weiteres erreichen zu können, lässt aber gleichzeitig auch auf unterschwellige Zweifel schliessen, die gefürchtete Sicherheit zu finden. Er befindet sich also in der ausweglosen Situation, gleichzeitig von der sozialen Sicherheit und ihrem Gegenteil, d.h. von der Ungewissheit über seine soziale Zukunft, geängstigt zu werden. Die Angst vor der Ungewissheit, vor unkontrollierbaren Kräften, wird selbstverständlich umso grösser, je weniger eigenständiges Handeln in einem psychischen und sozialen Sinn möglich ist.

Ein Traum

Ein Traum, den Baptiste im ersten Interview erzählte, zeigt seine hier besprochene Problematik in eindrucklichen Bildern:

«Alors, j'étais en haut d'une montagne, d'une montagne comme on les voit dans les publicités. Autour il y avait le désert et d'autres montagnes avec des pics. J'étais en haut d'un pic couvert de sable. Ce dont je me souviens, c'est la panique où je devais me décider. On me poussait dans le dos vers le précipice: à cinq, six mètres il y avait une autre montagne que je devais atteindre.

On me poussait dans le dos. Je devais me décider: soit je mourais, parce que si on continuait de me pousser, j'avais pas assez d'élan pour sauter et atteindre l'autre montagne. D'un autre côté, ça faisait peur de sauter. Il me semble que j'ai décidé de sauter, mais c'était surtout l'angoisse dont je me souviens.

On me poussait dans le dos. Je m'agrippais, mais le sable ne tenait pas. J'avancais alors, puis j'étais de plus en plus près du bord: j'étais à cinquante centimètres du bord --- J'avais plus assez d'élan, j'étais obligé d'accompagner la force qui me poussait dans le dos. D'un côté je me disais: "Ouais, de toutes façons c'est pas ma faute si je tombe, on m'a poussé". D'un autre côté je me disais: "Merde, quoi --- faut que j'y aille!" C'était très angoissant ces deux issues: "Mourir n'est peut-être pas génial, mais si ce n'est pas de ma faute, ça peut se justifier."

Non, c'était surtout l'angoisse du choix à ce moment. D'un autre côté j'avais pas de choix, parce que ce que j'aurais aimé: c'est

rester sur ma montagne, prendre tout mon temps avant de prendre de l'élan. Maintenant, on me pousse.

En même temps, il y avait aussi le sable qui était très chaud, très agréable. Ce salaud de sable que j'aimais tant me laisse tomber, ne me retient pas.

Je ne me souviens plus exactement des détails, mais je me souviens de l'angoisse du choix, puis je crois que c'est là que je me suis réveillé ---»

Auf die Frage, was der Traum bedeuten könnte, meint Baptiste:

«Je suis bien à l'Uni et puis on me dit: "Maintenant, il faut partir" [...] C'est un peu dégueulasse. Mais d'un autre côté c'est peut-être bien que j'y reste pas trop longtemps. C'est comme sortir du ventre de la mère: il faut souffrir un bon coup et puis après, ça peut être pas mal, peut-être.»

Der Träumer steht also mitten in der Wüste auf einer Bergspitze, auf der er eigentlich bleiben möchte. Nur: auf dem sandigen Boden gleitet er langsam dem Abgrund entgegen, vor dem er sich nur durch einen kraftvollen Sprung auf eine andere, nur wenige Meter entfernte Bergspitze retten kann. Er fühlt sich von dem angenehm warmen Sand, den er so liebt und der ihn nicht mehr hält, verraten und macht ihm dafür auch einen verhaltenen Vorwurf. Unter Todesdrohung muss er also einen Ort regressiven Wohlbefindens verlassen. Der Träumer müsste Anlauf nehmen können, um sich durch einen Sprung zu retten. Genau das ist ihm aber nicht möglich. Er kann nicht einige Schritte zurückweichen und zu dem lebensrettenden Sprung ansetzen, weil er mit sanftem, aber unerbittlichem Druck vorwärts geschoben wird. Der tödliche Abgrund und die rettende andere Bergspitze liegen in der gleichen Richtung. Was über Leben und Tod entscheidet, ist also nicht die Bewegungsrichtung, sondern die Art der Bewegung: passives Geschobenwerden bedeutet den Tod, ein Sprung aus eigenem Antrieb brächte die Rettung. Diese Szene fasst Baptiste's gegenwärtiges Dilemma in dramatische Bilder: er hat Angst davor, passiv durch ein dadurch banalisiertes Leben geschoben zu werden, das ihm keine «grossen Sprünge» erlaubt. Ein permanenter Druck verunmöglicht es ihm, sich frei vorwärts und rückwärts zu bewegen, das Spiel von Progression und Regression zu spielen. Das passive Geschobenwerden

hat aber auch etwas Entlastendes, es nimmt ihm die Verantwortung sogar für seinen eigenen Tod ab:

«Mourir n'est peut-être pas génial, mais si ce n'est pas de ma faute, ça peut se justifier.»

Auch in der Gesprächssituation des Interviews selbst wird das von Baptiste's Traum dramatisierte Dilemma geradezu live inszeniert: der Interviewer übernimmt dabei die Rolle jener Person, die den Träumer ständig stösst, während sich Baptiste abwartend-passiv und etwas widerspenstig drängen lässt.

Eine Passage über die berufliche Zukunft, sie stammt aus dem dritten Interview, agiert den erwähnten Konflikt besonders deutlich:

I: Je continue à te provoquer, si je te fais chier, tu me le dis!

B: Mhouais.

I: Par exemple, tu – si tu reviens d'Angleterre, tu peux timbrer encore quelques mois, mais tôt ou tard tu dois travailler.

B: Ah oui? [sur un ton ironique]

I: Tu dois te programmer – si – pour utiliser ce terme – à envisager quelque chose même si ce n'est pas du tout sûr, si ça ne correspondait pas aux attentes, si ce n'était pas satisfaisant --

B: Non, oui, mais il n'y a pas de problème. Je – je vais faire un boulot, oui. Mais je ne dis pas que ce sera ça que je ferai toute ma vie. Pour moi, c'est très clair. Je ne sais pas. Ce n'est pas clair du tout. Mais je ne sais même pas ce que ça sera, le travail. Sûrement dans une grande boîte. A première vue comme ça ffhh --

I: Mais je veux dire, je deviens de plus en plus méchant.

B: Oui.

I: [Rit] mais, par exemple – ça ne tombe pas du ciel, toi

B: Ah non. J'ai déjà pris des adresses. Moi j'ai déjà préparé les adresses où je vais écrire depuis l'Angleterre.

I: Mhm – de boîtes où tu pourrais imaginer travailler?

B: Oui [rit] aou – mais c'est bizarre que tu reprennes ces clichés -- de gens qui m'agressent euh – parce que je suis un sale étudiant profiteur ---

I: Maintenant je suis quelqu'un qui fait une investigation socio-psychologique et puis je suis méchant [sur un ton ironique, B rit]

B: Mhm oui [...]

I: Et je ne veux pas du tout –

B: [Interrompant] par exemple je ne parle pas du tout de sain, je ne parle pas du tout de --- comme ça aussi franchement à quelqu'un qui a – je ne sais pas – travaillé toute sa vie dans une usine. Je vais lui dire: "oui, je cherche activement et puis ce n'est pas de ma faute s'il n'y a rien à cet instant." Parce que je connais très bien ce genre d'attaques.

I: Une dernière question pour revenir un peu à la prévention [...]

Eine normale Sexualität

Auch sein Liebesleben, das durchaus den Normen seiner Umgebung entspricht, hilft ihm nur wenig, die gefürchtete Banalität zu vermeiden:

«Parce que ma vie amoureuse est tout à fait banale [...] Elle ne serait pas banale, si j'avais vingt femmes ou si j'avais zéro. Je ne sais pas: s'il y a zéro, il y a une frustration, et s'il y a trop, il y a – un problème de relation. Non, pour l'instant, je trouve que ma vie amoureuse n'est pas intéressante. Elle est loupée.»

Es bereitete ihm einst keine Mühe, seine noch undifferenzierte aufkeimende Sexualität aus einem gesellschaftlich unerwünschten Bereich herauszuführen:

«Mes premières expériences sexuelles étaient homosexuelles, à douze ans. Au début on était trois, puis à la fin deux: les deux avaient quatorze ans. On avait planté la tente dans le jardin et puis on avait fait des jeux avec nos sexes. Je trouvais ça normal. C'est après quand j'ai vu que c'était peut-être pas normal que j'ai eu mauvaise conscience. C'était tout à fait normal. Simplement il y avait le fruit défendu envers les parents, parce que ça se passait toujours à la maison, dans le théâtre familial. Ça a duré peut-être deux ans. Mais il me semble pas que j'étais amoureux de types, c'était simplement un jeu avec nos sexes, une découverte. J'ai eu ma première éjaculation d'ailleurs seulement à quatorze ans, juste après ça, pendant les vacances. A partir du moment où je me suis rendu compte que c'était peut-être pas normal, j'étais moins à l'aise et ça c'est décanté, normalement. Je n'ai plus revu l'autre, je ne sais pas ce qu'il fait, il a déménagé après.

Même si j'aime beaucoup Boris, je ne suis pas amoureux de lui. Je n'ai jamais été amoureux d'aucun homme. Je trouve tellement plus beau une femme, mais il y avait une période où je me suis posé la question. A l'armée j'avais dormi pendant trois semaines à côté d'un homosexuel. C'était assez excitant. J'aimais bien par exemple me doucher avec lui puis ensuite m'habiller. J'aimais bien son regard, euh, j'aimais bien son regard, le désir.»

In der frühen Adoleszenz sah er neidvoll auf die 18-19-Jährigen, die jüngere Mädchen zu faszinieren vermochten. Als er selbst in diesem Alter war, machte sich ein Mädchen, das offenbar einen erfahrenen Liebhaber suchte, über seine «Jungfräulichkeit» lustig. So verschwieg er diese, als er dann kurz darauf erstmals mit einer Freundin schlief:

«Elle est tellement fascinante, un homme ne peut pas résister. Elle a les hommes à ses pieds.

Je l'ai eue pendant trois mois, de Noël à Pâques. C'était l'année de la maturité, après j'ai fait l'armée. C'était très tendre, mais le sexe en trop. Elle acceptait, parce que j'insistais peut-être, mais elle ne voulait pas vraiment.

Je voulais faire l'acte. Parce que j'avais un sentiment d'infériorité. J'étais déjà âgé, j'avais vingt ans et je n'avais pas encore fait l'amour. J'avais hâte de ça. De ma part c'était assez bestial.

On a fait l'amour et je sais qu'elle avait eu beaucoup d'aventures. J'aurais pu attraper le sida. J'ai pas pris de précaution du tout. J'avais trop envie d'elle. Je ne lui ai même pas demandé si elle était fertile.

C'était toujours -- en fait ce n'était pas clair si j'étais son copain ou pas. Tous les week-ends on se voyait et puis en fin de soirées on passait un moment ensemble. Le reste de la journée il y avait beaucoup d'hommes qui tournaient autour d'elle. C'était assez pénible. Ça m'attire, ce genre de femmes, me perdre dans une passion, sans retour, masochiste. Je suis attiré par les salopes –

On a fait l'amour encore deux fois. J'avais vingt-et-un an, c'était la même chose. On a passé une soirée chez elle. Mes parents n'étaient pas là, sinon j'aurais dû rentrer à la maison ou leur donner une explication. Tandis que là j'avais l'esprit tranquille, je pouvais rester. Je suis resté jusqu'à la fin – et puis voilà. C'était bestial aussi. Parce qu'à l'armée on parle beaucoup de femmes comme ça. Puis si tu n'en as pas, tu deviens frustré. Là j'étais très frustré.

Toute la frustration que j'avais – je l'ai mis en lui rentrant dedans. Il y avait un double jeu comme ça: être tendre et quand-même – mettre le plus profondément possible sa quéquette – pour violer de cette manière.

Elle voulait pas que sa sœur jumelle sache. Je ne sais pas pourquoi. Parce qu'elle avait honte de moi, enfin sur le moment je l'ai pris comme ça. Puis elle avait honte d'aller avec un pauvre type comme moi. Je ne sais pas. Parce que sa sœur m'a dénigré.

Je n'avais pas confiance en moi, pas avec elle, en tout cas. J'étais là, tous les soirs, j'attendais sa bonne volonté, je faisais un peu la gueule, puis j'essayais d'être heureux quand même. C'était très compliqué. On a fait l'amour et après elle m'a dit: "bon, il faut que tu ailles dormir dans la chambre de mon petit frère, pour que ma sœur ne sache pas que j'étais avec toi."

Le lendemain matin sa sœur jumelle est venue chez moi dans la chambre du petit frère. Elle est venue vers moi et m'a dit: "Eh Bati, t'as oublié une chaussette dans la chambre de ma sœur." C'était simplement pour me montrer qu'il fallait pas la prendre pour une conne. J'étais humilié et fier.»

Über eine unverbindliche und eher leidenschaftslose Liebesbeziehung, die einige Zeit später mit einer andern Frau entstand und etwa zwei Jahre dauerte, sagt Baptiste sehr wenig. Zu präventionistischen Risiken befragt, erklärt er, seine Freundin hätte die Pille gegen unerwünschte Schwangerschaft genommen, vor HIV-Infektion hätten sie keine Angst haben müssen. Er erzählt dann aber eine Geschichte aus dieser Zeit, um zu sagen, dass er sich in einer kurzen Liebesaffäre sehr vernünftig verhalten habe, er dies heute aber wohl nicht mehr tun würde:

«J'ai pas l'impression de prendre des risques. Par exemple, quand j'étais en Allemagne pour un stage j'ai quand même connu une fille. Ça a bien marché, on pouvait faire l'amour. Mais j'ai mis tout de suite les règles. Je l'ai demandé: "Hast du Präservativ?" Elle m'a dit: "non". Je lui ai répondu: "bon, schlaf gut!"

Je suis revenu le lendemain avec un préservatif.

Je n'avais pas peur d'une grossesse. Je crois qu'elle prenait la pilule, je lui ai pas demandé. sida! C'est ridicule, quand je le vois maintenant. J'agirais plus comme ça. Je prendrais plus de risques, je pense. Je trouve ça ridicule, parce que j'étais quelqu'un qui se

laissait influencer par la psychose collective du sida, alors qu'il y a quand même peu de chance que – En principe tu peux demander aux gens s'il y a des risques qu'ils aient le sida. J'aurais pu faire comme ça. Maintenant je ferais comme ça.

C'était une nuit où j'avais fait l'amour avec elle. Je crois que je devais partir. Ça se terminait donc là. C'était simplement une semaine, mais c'était très bien, super bien. Parce qu'elle avait une histoire avec un type plus âgé, c'était une communauté d'envies et d'intérêts momentanés.

J'aimerais vivre quelque chose qui en vaille la peine. J'aimerais bien vivre un grand amour, je ne l'ai pas encore vécu. Je pense que c'est important pour moi, ça serait bien.

A la limite j'aimerais mieux rester célibataire que de vivre des histoires à problèmes. Peut-être que je ne dirai pas la même chose dans trois ans. --- Mais j'ai encore l'illusion que c'est possible, j'espère que je ne perdrai pas cette illusion. C'est peut-être pour ça que les gens acceptent la banalité parce qu'ils ne croient plus à l'exceptionnel [le passage est dans un ton très triste].

Non, moi, un de mes phantasmes serait d'avoir un plus qui ne me rende pas banal.

Je pourrais --- avoir la compréhension rapide des choses --- ou être un travailleur rapide. Non, je sais pas. Ou bien être supérieurement intelligent.

J'ai aussi de l'orgueil et de l'ambition. Je suis assez ambitieux en amour. Ça m'embête de prêter mon corps à quelqu'un comme ça. Je trouve: si quelqu'un est aussi beau que moi, ça va peut-être.»

Tatsächlich lernte er vor etwa einem Jahr eine Frau kennen, die seinem Ideal entsprach:

«Ah non, le début, c'était génial. Je pense que je n'ai jamais aimé une fille autant qu'elle. Cette dame aux cheveux blonds et avec des lunettes noires qui arrivait, qui descendait de sa voiture blanche, qui descendait de sa voiture et qui venait dans mon appartement. Je trouvais incroyable qu'elle vienne pour moi! Non, c'était --- c'était très bien --- Puis de --- faire cocu un type, aussi, ça m'a plu.

Brigitte m'avait dit qu'elle avait fait le test, et qu'il était négatif. Moi je lui ai dit que – pffhh – que j'avais eu une fille avant et que je pensais pas qu'elle avait le sida. Non, j'ai pas peur. La grossesse n'était pas non plus un sujet d'angoisse, parce que je mettais des

capotes, simplement pour éjaculer. Je la pénétrais sans capote, mais seulement un petit peu, parce que ça plaît un peu mieux sans capote. Et puis après, quand on faisait pour de bon, ben je mettais la capote.»

Als sie sich nach ein paar Monaten aber endgültig für ihren lang-jährigen, um 20 Jahre älteren und wohlhabenden Freund entscheidet, packt ihn eine theatrale Wut:

«J'ai fait des conneries incroyables: J'ai téléphoné à deux heures du matin pour réveiller le type, puis raccroché. Ou bien [...] j'ai pris un soir la voiture, j'ai mis de la musique à fond la caisse, je suis arrivé devant la maison où ils habitaient, j'ai klaxonné, j'allais vite, j'ai klaxonné, puis je l'ai fait deux fois, en allant et en retournant ---»

Zum Schluss erzählt er ein erst ganz kurze Zeit zurückliegendes Abenteuer. Er erklärt dabei, dass er heute nicht mehr so konsequent präventionistische Verhaltensregeln befolge wie im Fall jener Ferienbekanntschaft in Deutschland. Er hatte im Zug eine Touristin kennengelernt, mit welcher er die folgende Nacht schlief. Zwei Tage später reiste sie nach Prag, er nach London.

«D'ailleurs je ne me comporte pas de la même façon. Je prends l'exemple d'avant-hier soir. J'ai essayé le préservatif, puis ça n'allait pas et j'ai fait sans.

Je ne sais pas pourquoi ça n'allait pas, c'était pas très excitant. C'était la sensation qui – le préservatif s'est détendu, il s'est ramené un peu sur la verge, ce qui fait qu'au bout il n'était pas tendu. Ça faisait presque mal avec le frottement. Puis je n'avais pas une bandaison parfaite. Il y avait bandaison, débandaison. Je pense qu'il faut une bandaison parfaite pour ça, et là je n'étais pas assez excité. Quand je suis entré en elle après sans capote, c'était tout différent, c'était très excitant, c'est le contact direct. Je n'ai pas de parti pris là-dessus, avec B. ça marchait toujours bien.

C'était moi qui voulait le préservatif. En fait je ne me suis pas posé la question, j'ai simplement dit: "Je vais chercher un préservatif". Après, quand ça ne marchait pas, elle a dit que ça ne la gênerait pas de faire sans. Puis c'est reparti, voilà quoi. Puisqu'elle était dans la période fertile, on n'a pas fait l'amour jusqu'à la fin.

Le sida me fait quand même un peu peur, mais je n'y pense pas. On en a parlé avant. J'ai dit: "Moi, je n'ai pas le sida et je n'aimerais pas l'avoir. Est-ce que c'est possible que tu l'aies?" Elle a dit non. Bon.

Si je trouve le danger d'une grossesse ou d'une infection excitant? J'essaie d'oublier ça, non, non, ça ne me fait peur, non non. --- Non, c'est même chiant, puisque tu dois t'autocontrôler. Puis merde s'il y a du sperme là-dedans, avant qu'il y ait éjaculation. Si j'éjacule sans me rendre compte! Mon problème c'est plutôt le sida. J'avais envie, j'ai dû montrer que j'étais un homme et que je pouvais. Et puis ma propre envie. Parce qu'on a essayé de dormir et puis je n'arrivais pas. On essayait de dormir, puis je n'arrivait pas. J'étais excité. Puis je ne voulais pas non plus – jouir en solitaire. Puis j'adore pénétrer les femmes.»

Die Pflicht zur optionalen Lust

Baptiste unterscheidet klar zwischen sozialer Pflicht und seiner eigenen Lust: er muss zeigen, dass er ein Mann ist und will dies auch. Er hat also ein gesellschaftliches Ideal zu seinem eigenen gemacht. Dass dieses Ideal gar nicht so leicht zu erreichen ist, zeigt die Beschreibung seines ersten Liebesaktes mit einer Frau: er fühlte sich minderwertig, weil er mit 20 immer noch sexuell unerfahren war und damit sich und den Kollegen im Militärdienst kein Zeichen seiner lustfähigen Männlichkeit vorlegen konnte.

Um als soziale Person leben zu können, muss er sich sowohl in ein optionalisiertes Arbeits- als auch ein entsprechendes Konsumsystem einordnen. Er muss sich eine einmalige Persönlichkeit sozusagen im Do-it-yourself-Verfahren aus systemkompatiblen Elementen zusammenbauen. Anstrengung und Unsicherheit dieser Arbeit muss er zudem als lustvolle Herausforderung betrachten, darf sie nicht als disziplinierenden Zwang wahrnehmen. Er ist verpflichtet, offen für alles und ebenso interessiert wie interessant, ständig in erregender Bewegung zu sein. Die konsumgesellschaftliche Form der Konformität verlangt eine elastisch sich anpassende Nonkonformität.

Baptiste redet von dieser Verpflichtung bereits in den allerersten Sätzen des ersten Interviews:

«Il faut sans cesse remettre en mouvement les sensations intérieures. C'est une course en avant. Au lieu de se concentrer sur ce qu'on a, ce qu'on est, on essaie de voir jusqu'où notre être pourrait aller. On essaie de voir dans chaque sens sans s'interroger sur le noyau ---»

Und im zweiten Gespräch:

«C'est aussi une forme de sécurité d'être toujours en mouvement, et d'être imprenable. Tu peux aussi choisir d'être statique, mais je ne voudrais pas être statique, parce que si tu es en mouvement, on peut trouver une certaine sécurité dans le fait de toujours reconstruire quelque chose. On arrive à avoir une certaine dextérité à construire chaque fois, tandis que si on perd l'habitude et qu'on s'enferme dans un château de sable ---

Non, je trouve plus sécurisant d'être toujours en mouvement, je pense que c'est pas incompatible: ne pas être banal et en même temps être en sécurité.»

Ständig in Bewegung zu sein ist also eine ängstigende Forderung, um im unerbittlichen Kampf um Anerkennung und Prestige bestehen zu können. Das individuelle Verhalten, das für das Funktionieren der Konsumgesellschaft notwendig ist, soll nicht als von aussen kontrollierte Verpflichtung, sondern als Lust erfahren werden. Die Pflicht, in allen Bereichen des Lebens ständig in Bewegung, ständig kampfbereit zu sein, soll als lustvolle Herausforderung angenommen werden. Nicht mehr Ruhe und Gehorsam ist des Bürgers erste Pflicht, sondern ein Kampf um spontane, allerdings gesellschaftskompatible Lust. Ein aufregendes Leben zu führen ist zu einer der wichtigsten Forderungen im Kampf um Prestige geworden.

Bedeuteten noch vor wenigen Jahrzehnten z.B. sexuelle Abenteuer für breite gesellschaftliche Schichten einen oft schmerzlich geahndeten Bruch von rigiden Konventionen, werden auch unkonventionelle Abenteuer heute tendenziell als Gewinnpunkte der Genussfähigkeit im Prestigesystem verbucht.

So entspricht Baptiste's Affäre mit der «blonden Frau, die mit einer schwarzen Sonnenbrille aus einem weissen Auto steigt», der Verpflichtung, im gesellschaftlich kodierten Prestige-System Lust zu finden. Es ist ihm sozusagen gelungen, momentan ein Zeichen verinnerlichten männlichen Werbeglücks zu besitzen. Dabei entstofflichten sich sowohl er selbst wie die geliebte Frau zu Chiffren in einer algebräischen

Formel, die Glück und Lust versprochen. Es begegneten sich eigentlich nicht reale Personen, sondern Glück versprechende Zeichenträger.

Auch die Masturbation, ein einst verbotener Weg zur Lust, betrachtet Baptiste eher als eine Pflicht, der er nur ungenügend nachkommt. So macht er sich Vorwürfe, nicht weil er onaniert, sondern weil er es nicht genügend lustvoll tut:

«Au début, quand j'étais adolescent, c'était un certain tabou, mais maintenant pas du tout. Mais je crois que je ne fais ça pas très bien, c'est plus une décharge d'énergie qu'autre chose. Je ne me prends pas vraiment le temps de le faire ou rarement. C'est pas très jouissif.»

Baptiste's Lust muss sich nicht gegen «triebfeindliche» soziale Verbote durchsetzen, sondern sich viel eher «triebfreundlichen» Erwartungen seiner Umgebung anpassen.³

Ein Sakrament gegen die Banalität

Baptiste's Angst vor der Banalität drückt ein sehr reales soziales Dilemma aus: Vom Individuum wird verlangt, einerseits als austausch-

³ Als Beleg dafür, wie Sexualität zu einer psychohygienischen Pflicht geworden ist, sei hier ein Artikel aus einer kommerziellen, im Frühjahr 1992 an alle Haushalte der Schweiz gratis verteilten Gesundheitszeitschrift zitiert. Unter der Überschrift *La santé est un art: l'art de vivre* vertritt Heiko Ernst (1992) die Meinung, vernünftige Vergnügen aller Art würden die Gesundheit fördern. Der Text endet mit dem folgenden Abschnitt über die Sexualität: «La bonne sexualité est comme une bonne médecine: le corps se relaxe, le sommeil est meilleur, la douleur est apaisée, sans parler du bien-être psychique. Une étude effectuée auprès de patients souffrant de migraines a révélé que ceux-ci parlaient d'une atténuation notable de leurs maux après un orgasme. Plus l'orgasme est fort, plus la migraine s'atténue. Le prétexte souvent employé: "pas aujourd'hui, j'ai la migraine" ne pourra plus être soutenu à l'avenir avec des arguments médicaux.

Dans notre budget temps, le travail est en concurrence avec d'autres centres d'intérêt. Lorsqu'il ne nous reste que peu de temps et d'énergie, lorsqu'après le stress professionnel et les soucis causés par d'autres tâches il nous faut décider comment utiliser le temps disponible, c'est souvent la sexualité qui est la première sacrifiée. Trop souvent, les gens se consolent à ces moments où ils sont trop stressés ou trop fatigués en se disant: "il sera toujours temps!" Cette idée est fausse. La sexualité peut disparaître et il n'existe aucun substitut pour l'amour physique et la tendresse. C'est pourquoi il faudrait leur réserver leur place, même lorsqu'il y a des choses apparemment plus importantes à faire.»

bares soziales Atom voraussehbar zuverlässig zu funktionieren und sich andererseits als unverwechselbar individuelle Person immer wieder unvorhersehbar und einmalig darzustellen, sich selbst und seine Umgebung immer wieder von neuem zu überraschen. Es wird vom Einzelnen eine mit gesellschaftlicher Funktionsfähigkeit kompatible nonkonforme Konformität gefordert. Das ist nicht nur eine begrifflich verdrehte Sache.

Dieses unlösbare Dilemma des «Sei (ordentlich) spontan!» beschreibt Baptiste als einen *«combat entre la monotonie saine et chiant et l'activisme irraisonné et malsain. Je suis attiré par les deux. C'est assez inquiétant»*. So sieht er sein bevorstehendes Praktikum in England *«entre programmer d'apprendre l'anglais, essayer de ne pas trop boire, pas trop fumer puis d'un autre côté d'être ouvert à toutes les possibilités, à toute rencontre, à toute possibilité d'imprévu, d'aller dans des endroits sans le prévoir.»*

Baptiste's Angst davor, sich von einer doppelgesichtigen Pflicht durchs Leben schieben zu lassen, ist aber nicht eine individuelle Pathologie. Sie ist als eine durchaus angemessene Reaktion auf die «verdinglichende» Gewalt geforderter sozialer Anpassung zu verstehen.⁴

⁴ Etymologisch hat das Wort «banal» tatsächlich etwas mit Unterwerfung, Herrschaft und Kontrolle zu tun. Es wurde im 19. Jh. aus dem gleichbedeutenden französischen *banal* entlehnt, «einer Ableitung aus altfranzösisch BAN "Gerichtsbezirk". Das Adjektiv wird zunächst zur Bezeichnung von Dingen verwendet, die den Personen, die in einem bestimmten Bezirk leben, gemeinsam gehören. Aus "gemeinsam, gemeinnützig" wird dann "normal" mit der Bedeutungsver schlechterung hin zu "unoriginell, einfältig"» (Kluge 1989: 57f). Unter dem Wort *Bann*, auf das weiter verwiesen wird, steht als germanische Wurzel **banna* mit der Bedeutung "Aufgebot, Befehl, Bann".

Auch die Wortgeschichte von *Banalität* verweist hier also auf einen Zusammenhang von Ordnung, Unterwerfung und einer drohenden Entwertung von Individualität. Ein anderes in diesem Zusammenhang interessantes Wort ist *brav*, ganz unerwarteterweise geht es nämlich auf das Wort *Barbar* zurück. Im etymologischen Wörterbuch von Kluge (1989: 104) steht unter *brav*: «Adjektiv "artig, wacker, lieb". Im 17. Jh. entlehnt aus gleichbedeutend französisch BRAVE, dieses aus italienisch BRAVO (dasselbe; auch: "unbändig", "wild"), aus lateinisch BARBARUS "fremd", "ungesittet"». Das französische Adjektiv *brave* ist heute noch zweideutig. Vom 14. bis ins 17. Jh. bedeutete es nach dem *Petit Robert* von 1970: «"courageux", "orgueilleux", "noble", "beau", "excellent" etc...». Als moderne Bedeutung führt das Wörterbuch an: «1° "courageux au combat, devant un ennemi" [...] "Il vous suffira de dire: J'étais à la bataille d'Austerlitz pour que l'on vous réponde: Voilà un brave!" (Napoléon); 2° "honnête et bon avec simplicité" [...] "Il est bien brave, mais il m'ennuie"».

Mit unüberbietbarem psychologischem Scharfblick beschreibt Dostojewskij die menschliche Verzweiflung, als Individuum in seiner Einzigartigkeit bedroht zu sein:

«Ja, in der Tat, angenommen, dass man wirklich irgendeinmal die Formel für alle unsere Wünsche und Launen findet, ich meine, wovon sie abhängig sind, nach welchen Gesetzen sie eigentlich entstehen, wie sie sich durchsetzen, wohin sie in diesem oder jenem Fall tendieren und so weiter, kurz, eine richtige mathematische Formel dafür, – so wird der Mensch dann doch womöglich aufhören zu wollen, ja, er wird sogar bestimmt aufhören, überhaupt noch weiter zu wollen. Was ist denn das für ein Vergnügen, nach der Tabelle zu wollen? Und abgesehen davon: er würde sich dann doch sofort aus einem Menschen in ein Drehorgelstiftchen oder etwas dem ähnliches verwandeln; denn was wäre der Mensch ohne Wünsche, ohne Willen und ohne Wollen von Fall zu Fall anderes als ein Stiftchen an einer Drehorgelwalze? [...] Sie wiederholen mir, dass es für einen gebildeten und entwickelten Menschen, kurz für einen Menschen, wie wir ihn im zukünftigen Typ haben werden, unmöglich sein werde, wissentlich etwas für sich Unvorteilhaftes zu wünschen, das sei doch mathematisch klar. Trotzdem aber sage ich Ihnen zum hundertsten Mal: es gibt solch einen Fall, nur einen einzigen, in dem sich der Mensch wissentlich, absichtlich sogar Schädliches, Dummes, ja sogar Allerdümmstes wünschen kann, und zwar: um das Recht zu haben, sich sogar das Dümmste zu wünschen, und nicht durch die Pflicht, sich einzig und allein Kluges wünschen zu müssen, gebunden zu sein. Gerade dieses "Allerdümmste", diese seine Laune kann ja doch, meine Herrschaften, für unsereinen in der Tat das Vorteilhafteste von allem sein, was es auf der Welt gibt, und das besonders noch in gewissen Fällen. Und mitunter kann es sogar vorteilhafter als alle Vorteile selbst in solch einem Fall sein, wenn es uns augenscheinlich Schaden bringt und

Das Verb *braver* hat die ältere Bedeutung beibehalten, welche das erwähnte Wörterbuch wie folgt skizziert: «1° "défier orgueilleusement en montrant qu'on ne craint pas" [...] "Au Moyen Age, les individus pouvaient encore braver l'Etat" (Bainville); 2° "Se comporter sans crainte devant quelque chose de redoutable qu'on accepte d'affronter" [...] "braver le danger, la mort"; "ne pas craindre de ne pas respecter une règle, une tradition". Sens opposé "fuir", "respecter", "se soumettre".»

unseren allergesündesten Vernunftschlüssen über die Vorteile widerspricht, denn es erhält uns jedenfalls das Hauptsächlichste und Teuerste: unsere Individualität. [...]

Daran glaube ich fest, dafür büрге ich, denn genau genommen besteht doch das ganze menschliche Tun, wie's scheint, tatsächlich bloss darin, dass der Mensch sich fortwährend selbst beweisen möchte, dass er ein Mensch ist und kein Stiftchen!» (Dostojewskij 1985: 32ff)

Das Individuum braucht die Differenz, um im eigentlichen Sinn des Wortes ex-sistieren, d.h. draussen stehen zu können. Ist es widerstandslos in einer totalen sozialen Harmonie integriert, bedeutet das seinen Tod als eigenständiges Wesen.⁵

Baptiste fürchtet sich vor dem Verschwinden in einer solchen spannungslosen Nicht-Existenz. Er hat Angst davor, vernünftig und angepasst das Leben zu verpassen. Dabei wird er nicht zu etwas inhaltlich Festgelegtem gezwungen, sondern kann aus einer Reihe beruflicher und privater Optionen wählen, um die ihn sicher der grössere Teil der Menschheit beneiden dürfte. Eine angenehme Reibungslosigkeit erspart ihm aber nicht nur schmerzhaft Konflikte, sondern auch existentielle Grenzerfahrungen, was zu einem Gefühl der Unbeteiligtheit seinem eigenen Leben gegenüber führt. Da auch die Sexualität mindestens ebenso sehr im Zeichen der sozialen Pflicht wie der eigenen Triebhaftigkeit steht, ermöglicht auch sie nur sehr beschränkt, die vermisste Intensität zu finden.

⁵ Huxley beschrieb diese Problematik in dem erstmals 1932 veröffentlichten Zukunftsroman *Brave New World*. Oberstes Ziel jener totalitären Gesellschaft ist es, jede auch nur (vorgestellte) Differenz zur sozialen Rolle aufzuheben (Huxley 1989: 26): «"Und darin", warf der Direktor salbungsvoll ein, "liegt das Geheimnis von Glück und Tugend: Tue gern, was du tun musst! Unser ganzes Normungsverfahren verfolgt dieses Ziel: die Menschen ihre unentrinnbare soziale Bestimmung lieben zu lehren".»

Lukacs (1923) gebraucht den Begriff der *Verdinglichung*, um diese Problematik zu beschreiben. Er meint damit, dass der Mensch unter industriegesellschaftlichen Bedingungen zu einem passiven Ding zu versachlichen droht.

Ebenfalls in marxistischer Perspektive beschreibt ein knappes Jahrhundert später Marcuse (1964) das Problem des *eindimensionalen* Menschen. Mit dem Begriff meint er die gleiche Gefahr des Verschwindens einer Differenz zwischen individuellen Bedürfnissen und sozial erfordernem Verhalten.

Baptiste will zwar eigentlich keine Risiken eingehen, sieht aber, dass Individualität auf die eine oder andere Art mit Unsicherheit und Gefahr verbunden ist. So scheint er sich für sein präventionslogisch konsequentes Verhalten im Fall des erzählten kurzen sexuellen Abenteuers beinahe zu schämen. Er hat das Gefühl, sich lächerlich gemacht zu haben, als er sofort klare «Regeln» aufgestellt und auf ein fehlendes Präservativ mit einem «Schlaf gut!» reagiert hatte:

«Je le trouve ridicule, quand je le vois maintenant, je ne ferais plus comme ça, je prendrais plus de risques. J'étais quelqu'un qui se laissait influencer par la psychose collective, par la psychose du sida. Il y a quand même peu de chance que ---. En principe, tu peux demander aux gens s'il y a des risques qu'ils aient le sida. J'aurais pu faire comme ça. Maintenant je ferais comme ça.»

Er hatte sich den herrschenden Sexualnormen entsprechend also in jeder Beziehung vorbildlich verhalten, empfindet aber das erwähnte leicht schale Gefühl dabei.

Einige Monate später erzählte er in einem dritten Interview das weiter oben ausführlich zitierte vergleichbare Liebesabenteuer. Diesmal hatte er sich tatsächlich nicht konsequent vernünftig verhalten. Sein Verhalten ist zwar nicht ausserordentlich dramatisch, und das eingegangene Risiko wiegt wahrscheinlich nicht sehr schwer. Trotzdem hat er wohl mit dem freiwillig eingegangenen, sozial missbilligten Risiko die Angst vor Vereinnahmung momentan bewältigt.

Nachdem er also ganz selbstverständlich ein Präservativ zu brauchen versucht hatte, dämpfte dieses seine sexuelle Erregung so weit, dass er darauf verzichtete. Ohne Präservativ sei es dann *ganz anders* gewesen, auch wenn er die Frage klar verneinte, ob das (kleine) Risiko einer HIV-Infektion ihn irgendwie erregt habe. Die Gefahr versuchte er vielmehr zu vergessen:

«J'essaie d'oublier ça, non, non, ça me fait peur, non non. Non, c'est même chiant, puisque tu dois t'autocontrôler. Puis merde s'il y a du sperme là-dedans, avant qu'il y ait éjaculation. Si j'éjacule sans me rendre compte [rit]. C'est plutôt le sida qui est mon problème.»

Wenn er sich trotzdem einer Gefahr aussetzte, verzichtete er sozusagen auf den erwähnten *sicheren Fussgängerstreifen*. Er ging

freiwillig ein Risiko ein, *um das Recht zu haben, sich sogar das Dümme zu wünschen, und nicht durch die Pflicht, sich einzig und allein Kluges wünschen zu müssen, gebunden zu sein*. Er zupfte sozusagen am Rock des Todes und konnte sich dadurch als vielschichtig-lebendiges, eigenständiges Individuum erfahren. Sein Risikoverhalten kann in diesem Sinn als Ausbruchsversuch aus einem erstickenden profanen Alltag gedeutet werden, als Versuch, die Abgründigkeit des Lebens zu berühren.

In der christlichen Tradition hatten sich im Laufe der Zeit verschiedene Techniken herausgebildet, um mit dem abgründigen «ganz Andern», dem «Heiligen» in Beziehung zu treten.⁶ Dazu dienen Rituale, die als «Sakramente» bezeichnet werden. Diese können individuell und einmalig, wie etwa bei der Taufe, oder häufig und kollektiv, wie etwa beim Abendmahl, angewandt werden. Die Industriegesellschaften haben solche traditionell-religiösen Techniken weitgehend aufgelöst. Um aber das individuelle und kollektive Leben nicht in der Fiktion einer banalen Eindimensionalität verkommen zu lassen, haben sich verschiedene neue Techniken mit dem mehr oder weniger klar eingestandenen gleichen Ziel herausgebildet. Das individuell verantwortete Eingehen von Risiken soll in diesem Sinn als ein wichtiges individuell anwendbares Sakrament einer religiös sprachlos gewordenen Gesellschaft gedeutet werden. Die hier ermöglichte Grenzerfahrung soll das Leben «heiligen».

Das «Sakrament» des selbstverantwortet eingegangenen Risikos kompensiert Defizite eines bedrohlich eindimensionalen, profanen Alltages. Es vermittelt die Erfahrung, lebendig zu sein, und schützt vor der Angst, ein fremdbestimmtes und austauschbares «Stiftchen» zu sein. Das profane Alltagsleben wird durch diese Entlastung letztlich gefestigt.

Wahrscheinlich wirkt es aber wohl gleichzeitig auch aufweichend auf das eindimensional rationalisierte Alltagshandeln. Es kann die Erfahrung vermitteln, dass eigenständiges Handeln möglich und als solches trotz der eingegangenen Gefahr lustvoll ist. Es kann dadurch den Mut vermitteln, die drohende Banalisierung, d.h. die angstvolle

⁶ Der Religionsphänomenologe Rudolph Otto (1979 [1917]) hat dieses als das «Heilige» beschrieben, das «Numinose» mit den Aspekten des *mysterium fascinans* und des *mysterium tremens*.

Anpassung an eine als unkontrollierbar erfahrene übermächtige Maschine, nicht als unausweichliches Schicksal zu sehen.

Ist das «Sakrament» im ersten Fall durch seine stabilisierend-kompensierende Funktion repressiv, ist es in diesem zweiten Fall dadurch, dass es eindimensional angepasstes Handeln relativiert und zu lustvoller Selbstverantwortung ermuntert, emanzipativ.

Das Sakrament des freiwillig eingegangenen Risikos kann also entgegengesetzte soziale Funktionen erfüllen. Es kann einerseits gesellschaftliche Prozesse mit ihrer eindimensionalen Rationalität sozusagen wie ein Ventil vom Wunsch individuellen nicht-banal Handelns entlasten, oder aber als Keim widerständigen selbstverantworteten Handelns auf dieses einwirken. Es kann damit den Glauben an die individuelle Ohnmacht durch den Glauben an die individuelle Nische zementieren oder das Selbstvertrauen und den Wunsch stärken, aus der Nische und der Ohnmacht herauszutreten.

Baptiste's Risikoverhalten kann nicht klar dem einen oder andern Typus zugeordnet werden. Eindeutig zeigt sich aber, dass sein scheinbar moderat unvernünftiges Verhalten durchaus einer Logik entspricht und kaum durch «Aufklärungsarbeit» zum Verschwinden gebracht werden kann. Gerade das Undramatische seines Verhaltens lässt es als wohl sehr weitverbreiteten Ausdruck eines sozialen Dilemmas erkennen: nämlich eine letztlich illusionäre und damit angstvolle Sicherheit nicht mit dem Preis der totalen individuellen Unterwerfung und damit dem Verlust individuellen intensiven Lebens bezahlen zu wollen.

Eine Stellungnahme Baptiste's zum vorliegenden Interpretationsversuch

Es handelt sich um einen von Baptiste nachträglich nochmals überarbeiteten Brief. Er bezieht sich auf den hier wiedergegebenen Text:

Cher Hans-Peter,

D'abord, je voudrais te remercier de m'avoir donné l'occasion de mieux me connaître. Dire qui on est – pour mieux comprendre qui on est – intrigue. Ça a quelque chose d'absurde, de profondément narcissique, de très subtil aussi. Enfin quelque chose de non superficiel!

Mais: Est-ce que l'interprétation raisonnée d'hésitations, de gestes et paroles ponctuels a un poids de vérité assez plausible? Est-ce que l'interprète peut prétendre reconnaître objectivement un comportement individuel souvent régit par un cheminement intérieur indicible?

C'est impressionnant de se voir matérialisé en un bloc de (vulgaire) papier. Soupeser le travail donné est flatteur. Je ne pensais pas être aussi intéressant. C'est aussi sadiquement jouissif de te voir t'acharner à démêler mes noeuds intérieurs. Pour mieux me ligoter? Paniquant d'avoir peut-être été pris.

C'est à la limite humiliant de voir son essence tenir en quelques phrases. C'est révoltant de constater cette réduction de densité et d'épaisseur, cette espèce de castration de l'être, la négation de son identité complexe. Se retrouver décontaminé, hygiéniquement transcrit sur les pages froides d'un diagnostic clinique m'effraie. En lisant ton document, la curiosité première s'efface par le ressentiment de me voir dénaturé de manière systématique. De personne interviewée je suis devenu un simple vecteur de symptômes de recherche. C'est, dans ce sens, frustrant de se voir volé des parties de soi-même, de ne voir disséqué que ce qui passionne le chirurgien, alors que j'aimerais être reconnu comme entité vivante, globale. Et mon âme? Et mon cerveau? Et mon cœur?

Par réaction d'orgueil, je peux te promettre que tu n'as pas percé le mystère essentiel de ma vraie nature. Après avoir condescendu à me prêter au jeu de l'exhibitionniste impudique devant le voyeur inquisiteur, j'ai envie de te taper dans le dos pour te dire, narquoisement, que ta tentative de me cerner était vaine et illusoire, que ce que tu crois apercevoir n'est qu'un simple succédané de moi-même, seulement la projection subjective d'une structure impénétrable et mouvante.

Il m'est assez difficile d'émettre des observations sur le contenu de ton étude. Je suis trop impliqué. Je n'arrive pas à prendre le recul nécessaire pour ne pas rester figé par les doutes intérieurs, les implications personnelles qu'amène ton texte. Et ma paresse m'interdit de me prendre la tête.

Le fait de me dire que je pourrais essayer de maîtriser cette peur du risque de la banalité a quelque chose de sécurisant. Je pourrais m'appuyer sur les 20 pages de ton étude pour comprendre mes mécanismes internes. En même temps, la peur d'être un cas normal dans ce carcan conceptuel me fait rejeter violemment tes conclusions.

Je veux être libre! Et je retombe dans la même contradiction décrite. Pour cela aussi, c'est impressionnant de voir l'itération schématique du phénomène. Il n'y a, apparemment, pas d'issue sensée à cette peur.

La nécessité que j'ai de plaire aux autres s'inscrit aussi dans ce contexte. Plaire signifie pour moi me montrer non banal et en même temps ne pas effrayer par une exceptionnalité inaccessible.

Je sens chez moi une peur plus générale que celle de la banalité, la peur de la perte de contrôle. Il y a une espèce de panique devant l'inconnu de l'abandon du corps. Pourtant, c'est par cet abandon que je ressens, en de rares moments, transparaître mon âme. La peur d'échapper au contrôle de mon cerveau me fait choisir des moments d'abandon limités.

Je t'embrasse

Baptiste

Zusammenfassung

Warum spielt Baptiste, ein gut integrierter und ausgeglichener junger Mann, mit dem (objektiv wohl kleinen) Risiko einer sexuellen HIV-Infektion?

Eine Analyse der Psycho- und Soziologie seines Verhaltens im lebensweltlichen Zusammenhang zeigt, dass dieses nicht irrational ist, sondern von einer, wenn auch unbewussten, Logik geprägt ist. Das scheinbar unvernünftige Verhalten wird dabei als Reaktion auf eine (gesellschaftlich produzierte) Angst vor Banalität verstanden: Das Eingehen eines existentiellen Risikos erlaubt es ihm, eigenständige Lebendigkeit zu erfahren.

Im Anschluss an den Text findet sich ein Brief Baptiste's, in dem er zu der hier vorgebrachten Interpretation Stellung nimmt.

Résumé

Baptiste est un jeune homme bien intégré et équilibré. Pourtant il joue avec le risque d'une infection HIV d'origine sexuelle. Pourquoi? Une analyse psycho- et sociologique de sa situation existentielle essaie

d'établir la rationalité cachée de son comportement à première vue irrationnel. Ceci est interprété comme une défense contre une grande angoisse – socialement produite – de la banalité entraînée par une routine quotidienne contraignante. Mettre en jeu sa vie lui permet de se sentir autonome et vivant. Le risque couru devient ainsi un «sacrement» qui rend à la vie son épaisseur insondable.

En annexe se trouve une lettre dans laquelle Baptiste prend position sur l'interprétation avancée dans le texte.

Literatur

AARBURG Hans-Peter von und Kathrin OESTER

1992. *Risikolust AIDS: Eine ethnopschoanalytische Studie der Angstlust im jugendlichen Risikoverhalten*. Unveröffentlichter Schlussbericht des gleichnamigen Forschungsprojektes im Rahmen des NFP 26C

BÉJIN André

1982. «Le pouvoir des sexologues et la démocratie sexuelle», in: Philippe Ariès et André BÉJIN (éd.), *Sexualités occidentales*, p. 224-245. Paris: Seuil. (Communications; n° 35)

DOSTOJEWSKI Fjodor M.

1985 (1864). *Aufzeichnungen aus dem Untergrund: Eine Erzählung*. München: dtv

EISSLER Kurt R.

1980 (1975). *Todestrieb, Ambivalenz, Narzissmus*. Hamburg: Kindler

ERNST Heiko

1992. «La santé est un art: l'art de vivre». *Vivre mieux* (Aarau) 35: 4-6

HABERMAS Jürgen

1981. *Theorie des kommunikativen Handelns*. Frankfurt: Suhrkamp

HUXLEY Aldous

1989 (1932). *Schöne Neue Welt*. Hamburg: Fischer

KÖNIG Helmut

1992. *Zivilisation und Leidenschaften: Die Masse im bürgerlichen Zeitalter*. Reinbek: Rowohlt

KLUGE Friedrich

1989. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Berlin/New York: De Gruyter. [Neu bearbeitet von Seebold Elmar]

LE BRETON David

1991. *Passions du risque*. Paris: Métailié

LUKACS Georg

1923. *Geschichte und Klassenbewusstsein*. Berlin: Malik Verlag

MARCUSE Herbert

1987 (1964). *Der eindimensionale Mensch*. Darmstadt: Luchterhand

OTTO Rudolf

1979 (1917). *Das Heilige: Über das Irrationale in der Idee des Göttlichen und sein Verhältnis zum Rationalen*. München: Beck

